

ROSAIRE POUSSARD, S.M. (1919 - 2001)

Le Seigneur m'a fait reprendre pied sur le roc,
il a raffermi mes pas. (Ps.39, 2)

Enfance

À Saint-Ludger de Rivière-du-Loup, le 31 août 1919, naissait Rosaire, deuxième enfant d'Ernest Poussard et de Marie-Louise Morin. On le porta sur les fonts baptismaux dès le lendemain. Dans le but de l'offrir à la protection particulière de Marie, on le prénomma Rosaire. Dans son foyer intensément chrétien, au sein d'une famille nombreuse à laquelle il restera très attaché, il va connaître une enfance sans histoire, marquée par une chaude affection qui l'ouvre avec confiance sur la vie. Aussi va-t-il l'embrasser à pleins bras sans réticence aucune et lui faire fête dans une joie communicative. Comme le père, voyageur de commerce, est absent du lundi au vendredi, la mère élève les treize enfants avec la ferme bonté que lui inspirent ses principes chrétiens et une fine psychologie innée. Rosaire est d'ailleurs un enfant doux et affectueux, mais les petits poussent dru et la maman a beaucoup à faire, car en plus du soin de la maisonnée, pour arrondir les fins de mois elle gère un petit magasin de tissus. On songe donc bientôt à le mettre à l'école. De cette mère active, débrouillarde et qui avait fait ses classes, Rosaire a beaucoup appris et beaucoup retenu.

Rosaire ne rechignera pas devant la décision parentale. L'enfant se révèle précoce et doué. Dès l'âge de six ans, il commence à fréquenter le monde scolaire. Il ne peut le savoir encore, mais il s'engage là dans une voie qui deviendra pour lui une carrière, car le plus clair de sa vie y sera consacré. Pendant deux ans, (1925-1927) ce sont les Sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles qui s'occuperont du garçonnet; elles développent chez lui la délicatesse exquise dans les manières qui va le caractériser, sa vie durant. Puis pendant six ans (1927-1933), il apprendra sous la ferme férule des Frères des Écoles Chrétiennes. Bien des lustres plus tard, le confrère qualifiera ces années de très bénéfiques tant sur le plan de l'apprentissage scolaire qu'au niveau de la vie chrétienne, car on y favorisait l'ouverture sur le monde de la prière et on éveillait l'intérêt pour la mission de l'Église. Autant les méthodes pédagogiques des frères sont rigoureuses et éprouvées, autant est vif et soutenu leur effort d'éveiller les enfants à la vie profonde qui les habite. Rosaire est de cette génération pour qui la foi et la vie grandissent ensemble, indissociablement imbriquées.

Adolescence

Bon élève prometteur, garçon non seulement studieux mais encore bien disposé et d'esprit religieux, Rosaire, au sortir de l'école primaire, se voit orienté vers le cours classique dans un juvénat de communauté religieuse. Il a confié à sa mère son désir d'être prêtre. Le curé de Saint-Ludger veille à la relève. Même si, comme un peu tout le

monde, le couple Poussard se débat alors dans les problèmes financiers de la grande dépression, le curé a tôt fait de convaincre les parents de consentir les déboursés nécessaires, dont il prend d'ailleurs une partie à sa charge. En septembre 1933, Rosaire se retrouve à l'École Apostolique des Missionnaires du Sacré-Coeur à Beauport. Il y fait de fortes études où la musique et la littérature occupent une bonne place. Sur le plan religieux et spirituel, les dispositions de l'adolescent se maintiennent, voire s'affermissent. Aussi bien, après la rhétorique en 1939, Rosaire frappe à la porte du noviciat des Pères du Sacré-Coeur. Il y est accepté sans hésitation. On le juge un candidat sérieux. Mais au cours de l'année un grave problème se pose. Sa vie bascule en quelque sorte et c'est au sanatorium qu'on le retrouve

Un peu frêle de constitution, Rosaire n'a pu se défendre contre la terrible maladie qui faisait de grands ravages à l'époque: la tuberculose. Un moment décontenancé par le verdict du corps médical, le garçon s'accroche et accepte de livrer bataille. Une année de repos complet dans les conditions draconiennes des sana d'alors va remettre le jeune homme sur les rails. À l'issue de sa convalescence, même s'il n'est pas plus valeureux qu'il ne faut - le médecin lui prédit qu'il pourra vraisemblablement se rendre jusqu'à 40 ans - le jeune homme de 20 ans n'en songe pas moins à poursuivre son cheminement vers le sacerdoce. Le rêve de sa vie a subi un recul, mais n'a rien perdu de sa flamme. Il lui faut toutefois lui donner une forme nouvelle, car le noviciat du Sacré-Coeur, selon les coutumes de l'époque, lui était maintenant fermé. La vie de *missionnaire* ne semblait pas faite pour lui.

Vie religieuse

Lorsque le souffle me manque,
toi, tu sais mon chemin (ps.141,4)

À la fin de l'été 1941, à l'issue d'un concours de circonstances dont seule la Providence a le véritable secret, nous le retrouvons au Juvénat des Pères Maristes au 2315, chemin Saint-Louis à Sillery. Là, le père Louis-Marie-Henri Passerat de la Chapelle l'accueille à titre de postulant. Tout en enseignant quelques cours, il vit avec les pères de la maison et se familiarise avec la vie mariste. Il se découvre avec elle des affinités qui l'étonnent. Les pères Thorat et Mailloux l'impressionnent favorablement et gagnent rapidement sa confiance. La sagesse souriante de l'un et la bonté radieuse de l'autre dressent devant lui un idéal qui marquera sa vie. Rosaire fait donc son postulat dans ces conditions hautement favorables. Il ira ensuite au noviciat de la communauté à Staten Island, New York, en septembre 1942. Si le noviciat doit effectuer des ruptures, le candidat est bien servi. En effet, le dépaysement est important dans le grand groupe de novices américains, mais il est atténué toutefois par la présence de plusieurs compatriotes qui feront longuement route avec lui: Laurent Soucy, Jean-Eudes Gaudreau, Guy-Charles Leclerc et Joseph-Omer Dumont

Sur le plan physique, les traces de la maladie s'estompent et s'effacent tandis que sur le plan moral se manifestent les retombées du long combat solitaire livré au sanatorium. Avec le psalmiste, Rosaire pouvait chanter: *Il m'a fait reprendre pied sur le roc, il a raffermi mes pas* (ps.39). Sous la conduite du très méthodique père maître John

Goergen qui voit en lui un bon candidat à la vie religieuse, Rosaire Poussard au fil des mois précise les grandes orientations de sa vie et discerne les valeurs dont il veut être porteur pour notre monde. La maladie lui a enseigné que la vie est un prêt qui nous est fait. C'est un talent qui nous est gratuitement placé entre les mains. Pour combien de temps ? Nul ne le sait. Aussi bien ne faut-il pas le gaspiller dans l'oisiveté ou la médiocrité Il ne peut s'agir de l'envelopper frileusement dans la ouate, mais bien plutôt de le faire fructifier en le donnant à plein cœur. Une couleur déterminante de sa vie a été fixée là pour longtemps. C'est un jeune homme mûri et déterminé qui sort de la dernière retraite du noviciat. Il est accepté à la profession dans la Société de Marie le 8 septembre 1943.

Après six ans d'études philosophiques et théologiques à Framingham, Mass, dont nous ne savons pas grand-chose, si ce n'est qu'il aime la vie de communauté que l'on mène au scolasticat et qu'il y contribue par un esprit ouvert et altruiste, Rosaire Poussard se prépare à l'ordination sacerdotale. Sa détermination fondamentale quant au sens de la vie ne s'est pas affadie. Devant l'archevêque de Boston, Mgr Richard Cushing, le 2 février 1949, le jeune ordinand s'avance et engage sa vie de façon définitive et totale. Sur sa carte d'ordination, il a consigné ces mots tirés de Matthieu: *Allez, enseignez toutes les nations*. Enseigner: on ne pouvait pas mieux dire ni prédire ! Il a 30 ans et il lui tarde d'entrer dans la ronde du travail apostolique. Ses supérieurs lui en fourniront bientôt l'occasion.

Les engagements apostoliques

Ô mon Dieu, quelle grande oeuvre que l'éducation
rien de plus méritoire, rien de plus grand (Jean-Claude Colin)

Au cours de l'été 1949, Rosaire Poussard reçoit sa première obédience. Il est nommé à Sillery. Il sera donc professeur à l'école où en 1941 il a fait ses premières armes dans l'enseignement tout en effectuant son postulat. La situation est maintenant différente. Il lui faut plonger à corps perdu dans la tâche. Ce n'est plus le temps de regarder faire les autres, mais il faut payer de sa personne. C'est ce qu'il demande, il ne craint pas le travail. Il a des compétences du côté de la musique et du français. Au fil des ans, on lui offrira le latin encore, et le grec. Les élèves l'apprécient et beaucoup de jeunes le recherchent comme directeur spirituel, (ou accompagnateur, comme on est venu à dire).

La ronde des activités d'une école est à la fois variée et forcément répétitive. Elle pourrait devenir un peu monotone pour un esprit routinier, mais Rosaire ne donne pas dans la routine et n'a pas le temps de s'ennuyer. Goguenard, il aime taquiner; son rire franc déride l'atmosphère. L'enseignement, qu'il appelle avec le sourire *la lutte des classes*, n'est pas pour lui une vie de tranchée ou un champ de bataille où l'on subit la défaite. Il se meut à l'aise dans ce qui a plutôt l'air pour les élèves autant que pour le professeur d'une ballade au jardin pour aller voir

si la rose
qui ce matin avait déclose
sa robe de pourpre au soleil
a point perdu cette vesprée
les plis de sa robe pourprée
et son teint au vôtre pareil.

Rosaire aime la littérature et taquine les Muses. Initier à l'expression juste de la pensée et à la fine saisie des sentiments, voilà des domaines dans lesquels il excelle et où il a rendu les plus fiers services à des générations d'étudiants. Au surplus, il trouve (ou invente) toujours quelque chose de neuf dans le périscolaire pour la plus grande joie des élèves: pièces de théâtre, saynètes, soirées de chant, sans parler du journal de l'école, **Les Échos de Sillery**, à qui il assure un développement remarqué. La canonisation de Pierre Chanel en 1954 lui offre l'occasion de faire valoir ses talents de musicien et de metteur en scène. Il monte l'oratorio du saint martyr écrit par le père Jean-Marie Garin. Sa petite troupe bien stylée se produit à plusieurs reprises avec un franc succès. Cette même année, le séminaire fête son jubilé d'argent. Les circonstances ne manquent donc pas de s'investir dans toutes sortes de créations artistiques.

Devant la multiplicité et la complexité des demandes qui lui sont faites, le père Rosaire sent le besoin de se perfectionner. Il irait volontiers à l'université pour acquérir le supplément de compétence requis, mais l'ampleur de la tâche l'en empêche. En 1955, le corps professoral est particulièrement réduit. On a fondé à Sainte-Croix une école d'agriculture qui a ouvert ses portes en 1953. Le Séminaire a bien dû partager son personnel avec la nouvelle institution. Seuls les pauvres savent donner: on prête deux professeurs au Petit Séminaire d'Ottawa; on fait la même chose encore pour le séminaire du diocèse de Gaspé. La maison de Sillery fonctionne avec des effectifs insuffisants. En plus d'une pleine tâche d'enseignement, le père Rosaire est directeur des élèves et s'occupe de la chorale et de la liturgie. Il fait feu sur tous les fronts, allant d'un poste à un autre presque au pas de course, on le voit sur la brèche partout. On l'a comparé alors à Madeleine de Verchères dans ses exploits militaires avérés ou imaginaires. Mais ceux du père Rosaire sont bien réels et mériteraient que la légende s'en empare.

Comme 1956 voit l'ordination de quelques jeunes pères maristes québécois, on peut assurer un certain répit au séminaire de Sillery. Les supérieurs en profitent pour permettre au père Poussard d'aller chercher à l'université Laval le complément d'études dont il sent et le goût et le besoin. Comme il a déjà obtenu des crédits à travers les cours d'été, il décroche sa licence-ès-lettres à la fin de l'année scolaire 1956-57. Le retour à l'enseignement s'effectue en septembre, selon un rythme cependant plus retenu. Il n'a d'ailleurs pas le choix : sa santé inquiète son supérieur. À l'été de 1958, on l'envoie passer une batterie d'examens à la célèbre clinique Leahy de Boston. Le verdict du médecin, c'est que, de toute nécessité, Rosaire *limit his activities and make a little greater than normal attempt to care for his health.*

Supérieur de Sillery 1960-1965

La recommandation était sans doute bien fondée. Elle n'a pas ému le confrère plus que de raison. Fidèle à sa philosophie de base, il entend se dépenser sans trop de ménagement. Prendre soin de sa santé, cela peut toujours attendre. Il ne va guère ralentir ses activités. Il vient de passer le seuil fatidique des 40 ans qu'on lui avait jadis octroyés. *Je suis en sursis*, dira-t-il, *alors allons-y*. En 1960, il est nommé supérieur du Séminaire sans quitter son enseignement ni ses tâches de chant et de musique. S'ouvre en fait alors pour lui la décennie la plus active et la plus mouvementée et peut-être la plus productive de sa vie. Son poste de supérieur de Sillery l'amène à s'intéresser directement à l'élaboration du projet caressé par le père Maurice Couture, s.v., alors professeur à notre séminaire de Sillery, la mise sur pied du Séminaire Saint-Augustin. Enthousiaste et imaginatif, Rosaire participe aux nombreux comités et sous-comités du projet. Quand il s'agit d'échafauder des plans, le père est un peu là. Secondant le père Couture et le père Jean-Louis Petit, il consacre tout le temps qu'il peut, et un peu plus, à la tâche complexe de penser et de structurer ce futur niveau d'enseignement collégial des communautés religieuses masculines de Québec.

Pavillon Colin

Nulle surprise alors de le voir nommé premier supérieur du Pavillon Colin au sein du Séminaire Saint-Augustin à l'été de 1965. Pour commencer l'année scolaire au début de l'automne, il faut mettre les bouchées doubles car la maison est encore en chantier. Elle le demeurera encore une partie de l'année. La cafétéria sert de chapelle et de salle de jeu selon les heures et dans un branle-bas assez éprouvant. La tâche est lourde et exigeante. Pour une bonne mesure, le pavillon abrite en cette première année les élèves des Pères du Sacré-Coeur. Le père Poussard est débordé, mais non pas démonté. Les réserves d'énergie sont toutefois plus basses que ne le laisse entendre le confrère qui prétend toujours que tout va TRÈS BIEN. Aussi mène-t-il de front son travail au pavillon avec quelques autres activités qui ne sont pourtant pas des sinécures. Car depuis 1962, il est devenu le bras droit du premier supérieur vice-provincial de nos maisons maristes canadiennes, le père Lucien Gagné qui l'a nommé son vicaire. Il a aussi assumé le poste de directeur du Tiers-Ordre de Marie pour le Canada. Les fraternités de la basilique de Québec, de Saint-Gilles et de Sainte-Croix le voient venir régulièrement animer les rencontres mensuelles des tertiaires. Des amitiés longues et durables se forment, car le père Poussard est vraiment animateur. Gardé jeune par ses contacts quotidiens avec la jeunesse, proche des gens, débordant d'enthousiasme, il sait communiquer sa joie de vivre et son goût de l'engagement.

On ne prête qu'aux riches. Même s'il a déjà plus que sa part de travail, le père Rosaire entre dans une nouvelle sphère d'activités qui va tirer un trait long de plusieurs années dans sa vie de prêtre éducateur: le monde des camps de vacances. Le père Paul Bélanger, qui vient de fonder le Camp-école Kéno au Lac Long dans Portneuf, a vite fait de saisir combien le père Rosaire pourrait être un aide de tout premier plan. Si le père Poussard n'a pas tellement la force physique de bûcher les arbres et de raboter les crans de roc qui obstruent le chemin vers le camp, il possède des atouts dont le père

Bélanger sait tirer avantage. Voici comment le père Poussard lui-même exprimait la chose dans un hommage au père Bélanger le 24 novembre 1977. Il y décrit le pouvoir persuasif de celui qu'il appellera le père Kéno: *Ses vibrants appels ont failli me faire perdre l'ouïe. Rosaire, fais ça pour moi. Sur sa trace, il me fallait dénicher des marchandises à bon compte, envoûter les richissimes de la région, conter des romances, fredonner des plaintes aux philanthropes. Les compagnies de transport, chargées de toutes les cueillettes, ont vite connu le chemin à peine carrossable du Camp Kéno.* Cette brève citation illustre le style un peu ampoulé que le père Poussard affectionnait à l'occasion, mais surtout laisse entrevoir sa personnalité exubérante, généreuse, et qui ne se prend pas trop au sérieux.

La vie trépidante qu'il menait finit toutefois par avoir raison de la résistance de celui qui lui-même se comparait au roseau de la fable : *je plie mais ne romps pas.* À l'été de 1967, il quitte la direction du pavillon Colin pour une année sabbatique, non pas de farniente, toutefois, car il est aumônier à l'École normale des Petites Franciscaines de Marie à Dolbeau et au Carmel du même endroit. Il a résidence à l'aumônerie de l'école normale où l'a rejoint le père Jean-Paul Grenier, aumônier dans une polyvalente voisine. Il réussit dans le travail d'aumônerie pour lequel il a des affinités. Les Petites Franciscaines de Marie garderont longtemps le souvenir d'un homme aux rêves très grands et au cœur plus grand encore. Mais le monde scolaire demeure son monde. Dès l'année suivante, il reprend *la lutte des classes* dans la maison de ses premières amours. De 1968 à 1972, il enseigne à Sillery, selon un rythme allégé, exerçant une influence autant auprès des jeunes professeurs qu'auprès des élèves dont il est toujours très proche. Ce sont des années tout unies où il appuie de toutes les manières les initiatives du père Paul Bélanger qui veut faire de Kéno un camp de grande classe.

En 1972, le père Poussard est de nouveau muté au Pavillon Colin. Sa licence-ès-lettres l'habilite à enseigner au niveau collégial; on cherche justement des professeurs pour ce niveau. C'est l'époque où les communautés religieuses connaissent des problèmes de stabilité de personnel. Il donnera au Séminaire Saint-Augustin six années intenses et fructueuses, ses dernières dans l'enseignement formel. En effet, en 1978, il est nommé supérieur de notre maison. Déchargé d'enseignement, il se consacre avec joie à sa tâche de bon papa de la maisonnée, donnant encore beaucoup de temps aux élèves en difficultés scolaires. D'autres activités viennent agrémenter son emploi du temps. Il s'intéresse toujours activement au Camp Kéno dont il est encore un des *pères nourriciers*. Une année, il sera visiteur d'accréditation pour l'Association des Camps du Québec. Pour éviter les temps morts, avec Louis-Philippe Parent, Louis-de-France Gagnon et Michel Rinfret, il donne des mini retraites d'éveil vocationnel tant à Saint-Augustin qu'à divers endroits du Québec et des Maritimes.

La vie en dents de scie

En 1982, il n'a encore que 63 ans, mais la période des longues obédiences semble terminée. Comme la province mariste vient d'accepter des postes d'aumônerie hospitalière à Longueuil, il devient supérieur-économiste de la résidence de la rue Brault; il assure le ministère pastoral au Centre Mgr-Coderre et gère de façon souriante la

petite communauté. Mais ce ne sera pour lui qu'une obédience temporaire. Car en 1984, on fait appel à ses services pour le noviciat établi rue Madeleine-de-Verchères à Québec. Il y sera supérieur et économe, secondant le père maître, Jacques Parent. Le père Rosaire qui n'a pas fréquenté la bonne université n'a pas appris à dire non.

En 1985, faute de combattants, le noviciat a plié bagage. On retrouve le père Rosaire au presbytère de Saint-Michel de Sillery. Il y demeurera jusqu'en 1990. Il occupera le poste de supérieur économe pour l'année 1986-87 puisqu'un noviciat y avait été prévu, mais ce projet fera long feu. Mais pour le reste, comme sa santé connaît certains ratés, il est simplement en résidence, assurant du ministère à la paroisse sur demande et faisant office de grand-papa pour les jeunes de Marie-Jeunesse qui gravitent autour de la maison. Pour eux, le presbytère de Saint-Michel est un centre de ralliement et de ressourcement. Ils trouvent chez le père Rosaire - plusieurs se plairont à le dire - le conseiller bienveillant et attentif qui les accompagne dans leur quête de lumière et de vérité, de paix et de vie intérieure. Ce rôle de grand-papa pour les jeunes de Marie-Jeunesse, le père Poussard l'exercera avec beaucoup de bonté et de sagacité pendant plusieurs années, même après qu'il aura été nommé supérieur de la maison provinciale en 1990.

De 1990 à 1992, le père Poussard est, en effet, supérieur économe de la maison provinciale. C'est le dernier poste de première ligne qu'il occupera dans la province. S'il n'a pas présidé à la construction de la maison, il en a assuré l'ameublement et rassemblé toutes les fournitures. L'auteur de ces lignes a pu l'accompagner dans ces diverses démarches et il a apprécié le tact et aussi l'habileté du confrère dans ces matières. En dépit d'une santé défaillante, par les services les plus divers il maintient dans la maisonnée un climat de paix et d'harmonie, non sans qu'il lui en coûte toutefois, car il est malmené par un diabète difficile à maîtriser. La tâche d'administrer la maison devient rapidement trop lourde, ce qui ne l'empêche pas de la truffer de divers engagements : eucharisties dans des communautés, confessions dans des écoles, accueil de jeunes dont il corrige les travaux de français. Ou ce sont les Marie-Jeunesse qu'il reçoit pour prier avec eux ou simplement pour les écouter.

Les années de retraite (1992- 2001)

Quand viennent le soir et le poids du jour,
ô Seigneur, reste avec moi

Déjà le jour baisse à la fenêtre. En 1992, âgé de 73 ans, il demande à prendre sa retraite. Il se retire à la Maison Colin où il souhaite rendre des services aux étudiants qui ont besoin d'accompagnement personnel dans leurs études. Après un an, comme ce poste ne répond guère, il est tout heureux d'aller à la nouvelle maison que l'on ouvre, rue Pélissier à Sainte-Foy. C'est en 1993. Vieux sage, il fera communauté avec les jeunes confrères chargés de créer un projet de vie chrétienne pour la jeunesse. Son rythme a ralenti. Il a appris à ne pas s'immiscer pesamment dans la gestion de la maison et de l'œuvre qu'on y mène. Il est le grand-papa dont la sérénité rassérène et qui accepte de regarder plus que d'intervenir.

Les signes du couchant

Dans la nuit, je me souviens de toi
et je reste des heures à te parler (ps.62,7)

Au cours de l'année 1995, ses forces diminuant de façon inexorable suscitent des inquiétudes autour de lui. Le père Rosaire est donc rapatrié dans une maison plus adaptée aux aînés. Il est nommé vice-supérieur à la villa Beauvoir jouxtant le séminaire où il a enseigné pendant 21 ans. Son emploi du temps le laisse libre de lire et de prier à cœur content. Sa vie en vient à ressembler à ces heures nostalgiques de fin d'après-midi d'automne où le soleil tiède encore étire les ombres dans les prés au chaume roux. La nature semble retenir son souffle et savourer ce lambeau de douceur qui s'attarde, menacé déjà par la fraîcheur du soir qui vient.

Très pudiquement, il garde le silence sur sa vie profonde dont il n'a jamais dévoilé le mystère. Le pouvait-il ? Il avait toujours tellement vécu pour les autres sans retour sur lui-même qu'il n'avait guère l'habitude de l'analyse de soi. Mais la sérénité du visage révèle l'affleurement progressif du mystérieux compagnonnage qui fonde toute vie et finit idéalement par l'absorber toute. *Je n'ai pas d'autre bonheur que toi* (ps 15,2). Sa retraite lui offre tout le loisir de s'occuper d'une collection de pièces de monnaie accumulées au cours des ans. Apprenti numismate, il s'informe de l'histoire et de la géographie que ces pièces un moment font briller devant ses yeux. C'est pour lui un point de contact avec une vie intellectuelle qui progressivement devient évanescence.

Dans une apparente douceur et tout en quiétude, s'écoulent deux brèves années au cours desquelles sa condition de santé semble tenir le coup. Mais les ravages d'une sournoise maladie finissent par éclater au grand jour et démentir les affirmations du confrère pour qui tout continue d'être toujours TRRRÈS BIEN. À Beauvoir, on tente l'impossible pour assurer au confrère un milieu adapté à ses besoins. Les confrères, aidés en cela par l'infatigable et attentive Mme Gervaise Bilodeau, entourent le père Rosaire qui derrière un sourire énigmatique semble échapper progressivement au réel. Son espace vital se restreint de plus en plus: sa mobilité et son autonomie diminuent. Au printemps de 1997, ce sera une première longue hospitalisation pour stabiliser son état. Finalement au début de l'automne 1998, il devra être accueilli à l'infirmerie des Frères Maristes de Château-Richer car son état requiert des soins infirmiers à peu près constants. Là, en dépit de la distance qui le sépare de nos maisons, les confrères lui apporteront le réconfort d'une visite occasionnelle; le père provincial notamment, le père Jean Martel, sera rigoureusement fidèle à sa visite hebdomadaire. Sa famille naturelle, ses sœurs Marie-Jeanne, Marcelle et Germaine, et ses frères Léo et Gilles, lui feront la joie de présences fréquentes et fort appréciées, car le père Rosaire était demeuré attaché à tous les siens.

En dépit des soins les plus appropriés, malgré le support de sa famille et la chaude sympathie de la communauté des Frères maristes, sa condition continue implacablement de se détériorer. Dans l'alternance de courts moments de joyeuse présence et de longues périodes d'éprouvante absence, il vivra l'effacement progressif de tout ce qui fait une vie d'homme selon notre saisie de surface. Mais l'Hôte intérieur

continuait inlassablement l'œuvre splendide et secrète à laquelle Rosaire s'était prêté dès l'aurore de son existence. Veillait sur lui la pieuse Mère dont il portait le nom en quelque sorte. Porté par l'affection de ses confrères et entouré des frères de la maison de Château-Richer qu'il avait appris à connaître et à aimer, Rosaire Poussard mourut le 27 mars 2001. Il avait 81 ans et sept mois. Ses funérailles seront célébrées à Saint-Michel de Sillery, le samedi 31 mars

Essai de bilan

Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui
le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? (ps.8)

Le bilan de toute vie ne peut qu'être bien approximatif. Rosaire Poussard par sa contribution remarquable à nos diverses oeuvres, particulièrement à notre séminaire de Sillery, à la Maison Jean-Claude-Colin de Saint-Augustin et au Camp Kéno du Lac Long, aura joué au sein de notre province mariste canadienne un rôle de premier plan. Éducateur de carrière, il aura passé de nombreuses années dans les salles de classe où il excella, pétillant d'esprit et pétri de patience. Surtout il a consacré un nombre d'heures proprement incalculable dans les entrevues personnelles en tête-à-tête avec des étudiants à qui il donna le meilleur de lui-même. Combien d'élèves lui doivent de s'être accrochés et d'avoir réussi des études auxquelles d'abord ils ne comprenaient goutte. Au service de la jeunesse, dans les écoles et dans les camps de vacances, il aura vécu pour communiquer non seulement des connaissances - ce qu'il a fait avec talent - mais surtout son goût de la vie qui l'a caractérisé tout au long de son existence. Jovial et enthousiaste, patient et fin pédagogue, il a su rejoindre, attirer et retenir une foule de jeunes qui trouvaient en lui un maître et un père.

Épris de vie profonde et amant de son Dieu, il a travaillé encore auprès d'autres catégories d'âge. Il a su éveiller de nombreux adultes, parents d'élèves et tertiaires notamment, à partager sa dévotion toute filiale envers la Vierge Marie et son attachement à l'Église. La fraternité mariste de la basilique de Québec surtout, mais encore celles de Saint-Gilles et de Sainte-Croix, gardent un souvenir ému de ce prêtre toujours prêt à les accompagner et à leur faire partager le meilleur de sa foi. À l'école maternelle de Marie, il avait appris l'art tout en effacement de guider vers la rencontre de Dieu qu'il avait cherché dès sa tendre enfance et qui avait rempli sa vie de joie, de musique et de sourires.

Paul-Émile Vachon, s.m.